

Côté tain !



Michal.

**Illustration de la couverture libre de
droit :**

<https://www.flickr.com/photos/walkadog/3432086929>

Michal.

vous présente

Côté tain...

ISBN :

© **MicHal**

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Les illustrations sont toutes libres d'exploitation

Du même auteur :

***Le masque a deux visages.
Roman : 2015***

***Le monde du dehors.
Tragédie : 2014***

***Derrière les volets clos.
Roman : 2013***

***On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011***

***L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007***

***Les petites filles abandonnées.
Recueil de poésies : 2014***

***Apologues.
Recueil de fables : 2015***

***Dames.
Recueil de textes : 2015***

***Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2014***

***Flagrance.
Recueil de textes : 2016***

Sommaire :

<i>Préface.</i>	<i>page 11</i>
<i>Auguste le clown gris.</i>	<i>page 13</i>
<i>Funambule.</i>	<i>page 16</i>
<i>Les amants du lac.</i>	<i>page 19</i>
<i>Saisons.</i>	<i>page 23</i>
<i>Le tableau.</i>	<i>page 28</i>
<i>L'ombre et la lumière.</i>	<i>page 30</i>
<i>Gepetto.</i>	<i>page 32</i>
<i>Un visage presque.</i>	<i>page 34</i>
<i>Le clown Hector.</i>	<i>page 37</i>
<i>Lizy.</i>	<i>page 40</i>
<i>Un bouton de fleur.</i>	<i>page 42</i>
<i>Une dernière mélodie.</i>	<i>page 44</i>
<i>Une petite histoire d'A.</i>	<i>page 46</i>
<i>Quai de gare.</i>	<i>page 48</i>
<i>Quai de gare sans train.</i>	<i>page 50</i>
<i>Certitudes.</i>	<i>page 55</i>
<i>Désespoir.</i>	<i>page 58</i>
<i>La déliquescence du moi.</i>	<i>page 60</i>
<i>Le vieil arbre.</i>	<i>page 62</i>
<i>A ma chère maman.</i>	<i>page 65</i>
<i>Maman.</i>	<i>page 67</i>
<i>Maman une putain.</i>	<i>page 72</i>
<i>Tant d'années après.</i>	<i>page 77</i>
<i>Si et si.</i>	<i>page 80</i>
<i>Tu t'en vas.</i>	<i>page 83</i>
<i>Conclusion.</i>	<i>page 91</i>

Préface :

S'il est un monde qui se veut merveilleux, c'est bien celui qui se mire sur du verre transparent qui ne le devient plus, quand le teint fatigué d'une âme sans visage se reflète sur le tain qui lui montre sa véritable image.

Vous trouverez donc dans ces textes sans prétention, des situations de vie qui sont de courage... du courage de voir, de regarder ce qui ne se voit pas quand on ne fait plus l'effort de regarder ce qui se voit.

Auguste le clown gris :

***Derrière l'immense chapiteau, fier et arrogant,
Loin des grilles des sauvages animaux rugissant,
Dans une vieille petite roulotte au bleu pissant
Auguste, seul et prostré attend l'ultime instant.***

***Devant le tain fatigué d'un miroir corrodé,
La main encore agile blanchit la peau ridée,
Masquant le teint livide d'un visage fatigué
Effaçant tout doucement une triste réalité.***

***Le blanc anesthésie les douleurs de l'âge,
L'apparence est déjà devenue beaucoup moins sage.
Il souligne le regard d'un trait noir au cirage,
Il est enfin préparé pour une foule volage.***

***Le chapeau pointu cache la perte du cheveu
Celle aussi d'une mémoire pas tellement mieux
L'habit de l'artiste paraît malgré tout soyeux
Le reste a l'apparence de quelqu'un de pas sérieux.***

***Enfin, comme à chaque jour, prêt pour l'illusion,
Aux bruits des musiques du cirque et des flonflons,
Auguste est redevenu le clown faisant rire les
garçons
Donnant aux petites filles des craintes et des frissons.***



*Quand il essuie le masque pour libérer le réel
S'écoule de son regard une grosse larme de fiel.
Déjà, la souffrance au bon souvenir se rappelle.
Déjà, sournoisement le crabe s'étire dans son réveil.*

*Le verre encore libère les rides sur un reste d'étain.
Ce qu'il est vraiment, le vieil homme usé redevient.
La lèvre se fige, le sourire s'efface, plus un mot ne
vient.
Seul, il n'ose plus patienter ni le sommeil ni un
demain.*

*On n'apprend pas à vieillir encore moins à mourir un
jour,
On ne sait même pas quand arrivera le dernier jour,
Par contre, on comprend quand le souffle devient
court.
On peut tricher, on ne fuira pas son dernier bonjour.*

*Si le hasard fait ce qu'il veut de nos tristes destinées,
Quand Auguste n'aura plus le temps de se
démaquiller,
Quand tous les clowns du monde seront guillotisés,
Qui fera sourire nos enfants, condamnés à ne plus
rêver ?*

Funambule...

***Chancelant sur le fil d'un imaginaire
Qui lie l'irréel d'un presque modeste hier
A une éventuelle utopie d'un demain,
Dans une nuit plus noire qu'un modeste destin,
Dans les ténèbres de mes pensées fatiguées,
Je ne puis avancer, encore moins bouger.
Je redoute encore de choir et d'écraser
Les rêveries que je n'aurais pas espérées.***

***Le fil s'effiloche, le désespoir s'accroche.
Le pas n'est plus tremblant, mais il est arrêté.
Tout au-dessous, le gouffre abyssal où s'accrochent
Sur la rive effacée, les raisons dépravées.
La vie se joue à la roulette de mes nuits,
Le destin s'éprouve à chacun de mes pas
Entre ces deux mondes invisibles qui fuient
Et que pourtant je ne reconnais même pas.***

***La peur de choir à tes pieds fige la volonté,
La fin d'une histoire que je n'ai pas contée.
Le fil du coupe-chou supporte l'inconfort,
Sa force préserve encore un triste sort.
Les brumes étirées d'un profond désespoir
Tombent sur les pavés d'un fréquenté trottoir,
Plus vite que le corps qui ne peut rattraper
L'ombre découragée pour ne plus exister.***



*Pourquoi se divertir sur un fil emprunté ?
Pourquoi n'être resté sur un trottoir mouillé
A écraser d'un pas trop lent et fatigué
Cette ombre intime qui ne veut me quitter ?
Pourquoi jouer si haut à la balancelle
Quand le raisonnement vacille et chancelle
Surfant sur des larmes d'un destin affecté
Qui effacent les mots d'une page déchirée ?*

Les amants du lac...

***L'ombre obscure des feuillus grandissant
Protégeant les indomptés rivages
D'une onde calme et sauvage
Se mérite d'un parcours harassant.
Les rames usées d'un esquif fragile
Glissant délicatement et agile,
Discret, brisent la nappe assagie,
Seul s'entend lors, un petit clapotis.***

***Le canot s'efface dans le sombre.
Des regards, les jeunes amants se soustraient
Pour y cacher dans une croissante ombre
De fougueux et d'illicites baisers.
Le chétif murmure du feuillage
Accompagne les promesses sages
Et silencieuses des amants discrets,
Au milieu d'un univers oublié.***

***Rien sur le noir n'a plus d'apparence,
L'eau trouble sa fourbe transparence
Pour dissimuler au fond de son lit
Les déclarations promises ici.
Tout s'évapore dans le déclin d'un soir,
Le volubile d'une nature essoufflée
Se bâillonne pour ne plus respirer,
Nulle arrogance ne peut ici choir.***

*Quelques pigmentations nacrées essaient
De déchirer l'horizon dissolu,
Dans une nuitée à peine étoilée,
Pour sublimer les corps qu'on ne voit plus.
L'aube semble se détirer, sans bruit,
La volonté d'une heure se trahit.
L'onde est presque invisible encore,
Seuls des reflets trahissent ses rebords.*



*Tout y est encore quiet à souhait,
La raison s'y égare sans s'être perdue,
L'onde, sans se rider, s'est revêtue
D'une brume frisquette et fardée
Qui cacherait en cette eau encombrée
Les promesses des amants disparus.
Les serments s'y sont ici fourvoyés
Sombrant au fond du lit, encore nus.*

*Le matin s'étire en suavité,
Sur les branches, commencent à frémir
Les feuilles plus bruyantes, dérangées
Par le souffle soutenu d'un soupir.
Il ne reste, de cet hier presque rien
Que les petits souvenirs de chacun.
Le fond du lac garde les appétits
D'une soirée aux rites interdits.*

*Les oiseaux insoucians, joyeux lurons
Reprennent le chant de la séduction.
L'onde se fripe comme le derme
D'un visage coléreux et terne.
Il suffit de revenir bien après
Pour que renâit cet agréable instant
Au moins en une mémoire avivée
Susurrant des frissons inavoués.*

Il me semble que ce n'était qu'hier,

*Ta frimousse paraissait sincère
Les années n'ont pas du tout ridé l'eau,
Mais la caresse assagie sur la peau.
Pourtant rien n'a formellement changé
Seul le chant du silence embarrassé
N'a plus entièrement le même la,
Je l'ai cru loyal, il mentait déjà.*



Saisons :

Par la fenêtre d'une histoire, celle-ci avait changé, le blanc des cotons du ciel cachait le noir bitumeux des idées fatiguées. Pourtant, quelques minutes plus tôt, une bruine très fraîche faisait pleurer la nature dévêtue de ses arrogances, visage triste d'une soirée pour retrouver une couche blanche et juvénile. Mais il faut bien laisser aux regards d'autres visions moins moroses qui s'enfoncent doucement dans le noir pour cacher les misères.

C'est en ces temps que l'on apprécie, quand on rentre chez soi, de sentir la chaleur agressive d'un être qui se venge, en brûlant le bois des arbres qui faisaient trop d'ombre à l'homme.

Là, tout était différent, avec une ombre rosée, une impression rare qui trompait le regard, quand ce manteau est tout neuf, à peine piétiné par les derniers pas de gens trop pressés de rentrer chez eux. C'était magnifique, comme une vie toute neuve qui se posait ici, nous faisant oublier nos maux et nos faiblesses. On avait presque honte de marcher dedans et de laisser des empreintes dans cette œuvre éphémère.

C'est incroyable, cette nature qu'on ne sait pas si elle va revivre. Tout à l'heure, il faisait triste à regarder tous ces arbres déguisés en bois mort.



Là, maintenant, même la misère des gens ne semblait plus exister, c'est un travestissement provoqué par un magicien qui aurait un pouvoir mais que pour quelques instants.

Cette situation enjouait deux jeunes femmes. Comme souvent, la neige rajeunit les esprits. Elles se racontaient leurs souvenirs de leur âge de jeunes enfants dans ces conditions et éclataient de rire à ces bonheurs simples, temporaires. Les flocons retrouvaient de leur consistance. Ils tachaient de leur blancheur les vêtements noirs des deux belles. Vu d'un autre regard qui n'appartiendrait pas aux yeux, le tableau était romantique. Regarder ces deux corps accolés l'un à l'autre, presque jumelles et peut-être même siamoises, était touchant. Elles quittaient un destin sans le savoir vraiment, seules dans un monde d'une nuit presque ordinaire, dans la nature inviolée par l'homme et ses inconvenances. Les deux ombres s'évanouissaient, seuls les pas marquaient la neige et les flocons semblaient effacer leurs silhouettes pour qu'elles disparaissent définitivement vers un autre monde qui n'existerait pas encore. C'était une image floconneuse accrochée sur une carte postale d'un hiver trop précocce. On les y voyait petit à petit s'estomper, s'éloignant des yeux pour ne presque plus être. Elle semblait rejoindre au travers du carton l'autre côté vers la partie droite,

viège d'une adresse où on ne pourrait pas les retrouver au printemps.



Le tableau ...

***La toile est dressée sur un chevalet usagé,
L'artiste attentif, précis et bien éveillé
Tente de façonner une œuvre souveraine.
Beaucoup de soins de temps et de peines
Donnaient un résultat vraiment singulier
Une toile vierge et blanche, mais signée
Seulement du paraphe d'un très grand maître.
Les teintes épuisées et évaporées de la palette
Dessinent la représentation sincère et idéalisée
De la transparence d'une créature bien piètre
Ce qu'il reste de l'égoïste individu à paraître
Sans les couleurs des sentiments égarés,
Une œuvre pleine d'un vide enfin avoué.***



L'ombre et la lumière :

***Joueuses siamoises, jalouses de leurs destinées,
L'une éclabousse, l'autre reste plus discrète,
L'une tente de s'échapper, l'autre la suit,
L'une feint une fin, l'autre s'assoupit,
L'une écrase le regard, l'autre le rassure
L'une brunit la peau, l'autre la rafraîchit,
L'une vieillit le visage, l'autre le guérit.
Dans une nuit vraiment sans nuage,
L'une n'est sans l'autre, l'autre n'est sans lune,
L'une éclaire, l'autre n'est pas claire,
L'une est d'une étoile, l'autre reste loyal.
Certains se veulent plus brillants que l'une
Et sont en fait plus sombres que l'autre.
Quand la raison de l'humain déraile,
L'ombre s'émancipe, la lumière règne
Mais, plus rien, plus rien ne sera plus pareil.
La lumière fatiguée s'étouffera doucement,
La lune avide et assoiffée se déshydratera.
Mais l'ombre perdurera plus sombre encore.
Le pouvoir silencieux des êtres de la pénombre
Grandira à faire pâlir des dieux enfin effacés.
Encore une fois l'homme, comme Icare,
Aura joué et encore une fois il aura perdu.***



Hello Gepetto.

***Hello Gepetto, vieil artiste menuisier
Qu'as-tu à me regarder ainsi sans arrêt ?
Une larme traîne dans le coin du regard,
Tu as l'air si bien satisfait de ton noble art.
Tu es émerveillé de ce que tu as fait,
L'ultime œuvre de vie à ce que tu disais.***

***Il est vrai qu'à côté du bonhomme en noyer
Dont le tarin s'allonge quand il veut tricher,
Je suis bien autre chose, n'est-ce pas mon vieux ?
Je vois moi, je regarde même avec des yeux,
J'entends aussi, j'écoute ce que tu parlais,
Tu peux être fier de tes sueurs évaporées.***

***Pour un pantin de bois, je suis presque parfait,
Et quand j'aurai appris enfin à clopiner,
Tu pourras me sectionner ces fils disgracieux
Pour cette grande liberté que voient mes yeux.
J'ai l'impression d'être trop dépendant de toi,
Cela ne durera bien longtemps n'est-ce pas ?***

***La belle marionnette que tu as créée !
Je pourrais, il me semble, presque un autre aimer.
Je sens frémir en moi comme des pulsations
Dans ce cœur de papier et de bouts de carton.
Attention Gepetto ! Je ne suis Pinocchio,***

Je serais bien plus sensible que ce nabot.

*Vieux créateur ! Avec la vie, on ne joue pas !
Peut-être qu'un matin, tu te demanderas,
Si c'est toi le vieux papa qui me guide encore
Ou si c'est bien moi qui guiderais tes remords.
Il ne faut pas croire que l'on peut inventer
Une bestiole de bois au pouvoir d'aimer.*



Un visage presque...

***Dans le sombre d'une nuit pressée ou presque,
Dans une brume utopique, une illusion se dessinait
Une erreur du temps, d'un temps, sans aucun doute
Qui se voulait prendre pour une allégorie,
Dans la drôle histoire d'un presque visage.
Elle franchit une porte vide d'un dedans
Au milieu d'un monde sans presque de dehors
Elle était, apparition sublime qui se regrette,
Un charme dessiné sur un artificiel instant
Qui n'avait plus de mot pour s'exprimer.
En fait, la beauté se devinait dans une pénombre
Qui la peignait à peine distinguable dans ce monde.
Elle était seulement là, ombre d'un manque de clarté
À ne pas vouloir paraître, traversant une porte
Qui n'existait pas, une belle illusion de miroir,
Une porte noire s'ouvrant dans une nuit sans espoir.
Elle s'est dessinée comme une vérité de lumière
Une certaine beauté sans mot qui appelle le regard
Et un certain respect, porte puis l'ombre bouffa la
lueur Pour laisser apparaître le chant de cette
histoire
Pas encore écrite, la mémoire d'un éclat plus visible.
La nuit indécente ne voulait plus parler d'elle,***



*Elle disparut, comme elle était venue, tant le sombre
N'avait plus de voix, puis, la luisance d'une allumette
Donnait aux chambranles une raison de supporter
Une porte encore plus noire d'indifférence à exister.
Un éclat fugace illuminait un tant soit peu
Une raison à paraître dans ce leurre qui faisait
Enfin exister un minois si bien joli à regarder.
Puis cette clarté, tromperie de la vie indiscreète.
S'évanouit. Je n'arrivais même plus à deviner
Le contour si mignon, qu'elle disparut complètement
Derrière des grosses volutes blanches recrachées
Par une bouche insatisfaite d'un instant rassasié.*

Le clown Hector.

***Hector, en costume de clown usé des ans,
Quitte la piste y oubliant les rires d'enfant,
Pour vite retrouver un calme plus serein,
Une pause appropriée pour une âme en chagrin.
Le regard agité, le visage est crispé
Derrière le blanc maquillant des vérités.
Il s'active pour retrouver sa jeune femme
Et surtout son petiot enfermé dans son drame.***

***-Hector mon cher ami, ce doit être délicat !
-Un clown doit faire rire un gamin aux éclats,
Là, tu entends ? Le rire indécent des enfants ?
J'ai trop honte tu vois, j'ai trop honte vraiment.
Je fais rire des enfants quand le mien se meure
Je fais le pitre quand il est en ses douleurs.
Quelques minutes seulement, j'ai presque oublié,
Des derniers moments, le silence déplacé.***

***-Hector mon ami, presse-toi ! Viens, il t'attend !
Dans la lumière diffuse de ses tourments.
Non, ôte ces grimes trichant avec la piste !
Je vais t'aider à effacer ces artifices.
Quitte ces vieilles frusques d'Auguste d'un soir !
C'est dans un habit de papa qu'il te veut voir***



***Mon ami, ne te mets pas dans ce triste état
Viens là dans mes bras ! Je suis vraiment fier de toi.***

***Des larmes sincères glissent sur le grimace
Pour transpirer sur des joues fébriles trop sages
Sans aucun bruit dans le silence d'une nuit,
La misère des uns, dans l'ombre, s'évanouit.
-Crois-tu qu'il soit normal que notre cher gamin
S'éteigne en une roulotte au milieu de rien ?
- Hector, notre fils ne doit pas te voir ainsi,
Pas comme un clown blessé qui pleure sa vie.***

Lizy.

*Elle était là sur le vieux fauteuil élimé
Impassible devant le temps, presque figée,
Le regard était clos et vide quasiment,
Elle ne me renonçait pas un seul instant.*

*Il se dégageait une bizarre impression,
Entre de l'irrationnel et de la compassion.
Pas un seul bruit et pas une seule expression
Pas de sollicitude et pas une attention.*

*Quand le silence combat, un mauvais instant,
Une douleur lancinante, durant longtemps,
Rien n'appelle à la compassion, à la pitié
Rien ne demande plus qu'un seul instant de paix.*

*Une caresse sur une tête attristée
Ne la fait même pas un moment s'insurger.
Dans un autre espace-temps, elle voyageait
Où je ne devais, sans doute, plus exister.*

*La douleur tait la véhémence réalité
Le silence, l'apathie d'une vérité
D'un moment qui oublie trop vite l'existence
Et néglige même encore sa délivrance.*

***C'est telle une sagesse douloureuse
Qui tait définitivement l'ambiguïté.
La jeune chatte sait souffrir silencieuse,
L'humain pleurniche sa vulnérabilité.***

***L'être humain hèle la compatissance
Pour anesthésier une faiblesse avouée.
Elle me regardait et rien ne demandait
Sans héler la charité, sans arrogance***

***Un silence d'incohérence me meurtrit
Son regard dédaigneux et glacial me transite
Me laissant frustré d'un belliqueux sentiment
Elle ne veut que, sa souffrance, je ressens.***



Un bouton de fleur.

***Un presque soir d'automne,
Dans le jardin des espérances,
Au milieu de presque rien,
Sur un frêle rosier chahuté
Par la brise d'un temps indifférent,
Un petit bouton de rose,
Un tout petit bouton de rose
Déchira sans gêne la chaire
Du cocon qui la protégeait,
Pour montrer qu'elle existait
Qu'elle était là, petit bout de vie
Au parfum de demain se montrant,
Parée des couleurs d'un ciel volées
Dans les regards las des parents.
Dans un jardin avide d'espoir,
Une petite fleur se dresse, fière,
Vierge des maux des plus grands,
Il ne faudra plus jamais l'oublier
C'est pour ainsi, que la nuit, elle crie
Pour dire haut et fort, ici je suis.***



La dernière mélodie.

***Chaque nuit, j'ouïs cette funeste mélodie :
Mais ma pauvre Evi que fais-tu encore ici ?
Pour Evi la lumière est la nuitée d'autrui,
Entre les quatre coins de mur, elle survit.
Elle est si resplendissante et puis si jolie.
Vêtue des dentelles du noir, elle sourit.***

***Chaque nuit, j'ouïs cette funeste mélodie :
Mais ma pauvre Evi que fais-tu encore ici ?
Evi s'exprime des mots d'un monde d'enfants
Et, tout ce qu'elle me dit, je ne le comprends.
Mais qui a la vie la plus intègre, mais qui ?
Moi qui la plaint ou bien elle qui me sourit.***

***Chaque nuit, j'ouïs cette funeste mélodie :
Mais ma pauvre Evi que fais-tu encore ici ?
Elle se moque bien de nos soucis Evi,
Elle aime plus sincère, elle ne réfléchit.
Et quand elle me caresse la peau des mains,
Je sens la chaleur de son cœur sur mon destin.***

***Chaque nuit, j'ouïs cette funeste mélodie :
Mais ma pauvre Evi que fais-tu encore ici ?
Quand plus rien ne va autour de toi, tu souris,
Tu aimes sobre, si simple et sans mes soucis***

***Le courage me fuit, jamais je ne dirais,
« Je ne puis t'aimer comme tu aimes ainsi. »***



Une petite histoire d'A.

***Je souhaiterais écrire une histoire,
Qui s'évanouirait trop tôt dans le noir
De l'encre d'un regard abandonné,
Sans mot, sur une feuille évaporée.***

***Je souhaiterais, une histoire écrire
Que chacun ici-bas ne pourrait lire,
Une histoire dans des murs sans oreilles
Qu'une nuit blanche raconte au soleil.***

***Je voudrais, une histoire, raconter
Sous un ciel bleu sans une seule nuée,
Où ne pourraient jamais, de pseudo dieux,
Chuchoter des propos trop insidieux.***

***Je voudrais, une histoire d'un instant,
Écrite en perturbés effleurements
Qui ne nous laisseraient indifférents
Où se tairait là, le ressentiment.***

***Je veux conter une histoire assoupie,
Une lueur dans un ciel assombri
Qui ne regarde pas et plus personne
Que ne regarde jamais plus personne.***

*Je voudrais, une parenthèse, écrire
Contant l'insignifiance d'un sourire,
Où l'être devient si peu conséquent
Que chacun le regarde transparent.*

*Je veux, une presque'histoire, conter
Qui serait, déjà, presque terminée
Un bout du temps qu'on ne peut effacer
Et restera en douleur d'un secret.*

*Je voudrais, le presque interdit, écrire
Qui ne l'est que si quelqu'un peut le dire,
Un peu plus loin que soupire la pensée
Aux portes des secrets trop bien gardés.*



Quai de gare.

Dis, viens !

**Je t'attends au centre d'une gare. Tu sais !
Là où l'express de vie s'arrête quelquefois.
Nous patienterons un moment sur le quai,
Nous verrons bien s'il s'arrête pour toi et moi,
Pour nous emmener là-bas où nous serons deux.
En cet endroit peuplé de rêves délicieux.**

Dis, viens !

**C'est peut-être enfin notre jour, notre tour
Il ne repassera peut-être plus jamais
Il nous guidera en un voyage d'amour,
Vers une aventure inconnue et isolée,
Là, où se chérissent les jeunes amoureux
S'assurant pour longtemps des demains merveilleux.**

Dis, viens !

**Même s'il ramène ses méprises passées,
Nous devons essayer, je t'attends sur le quai,
Sinon comment savoir s'il peut faire rêver.
Tu n'es encor prête, nous pouvons patienter
Demain, la semaine à venir, si c'est notre temps
Il nous attendra, pour un voyage géant.**

Dis, viens !

***J'y ai tant pensé, j'ai tant rêvé de ce train,
Qui quitte des gares de papier sans témoin
Pour s'éloigner bien loin des regards indiscrets.
Il n'est plus qu'un point à l'horizon effacé
Pour ceux qui l'on raté, avant de ne plus être
Qu'un rendez-vous raté, affublé de peut-être.***



Quai de gare sans train.

***Je suis là,
Sis sur un siège sans pied, sans dossier,
Dans un terminus oublié, sur un quai,
Proche de voie sans rail...vide de train.
Sous un hall planté au mi d'un destin.***

***Je suis là,
A te patienter et à espérer
Ne pas te voir descendre sur le quai,
De cet omnibus qui n'est jamais venu
Utopie, d'une raison qui l'a cru.***

***Je suis là,
Du matin frisquet jusqu'au soir discret
Du soir pressé jusqu'au matin secret.
Mais reste-t-il encore des matins
Sur le quai d'une gare...sans un train ?***

***Je suis ici,
A patienter, que tu ne sois pas là,
Que de ce train tu ne descendes pas.
Jamais, tu ne viendras à la gare,
Pourquoi y serais-tu donc en retard ?***



*J'attendrai,
Hier je crois, un chien est venu,
Egaré peut-être, même perdu
Il a juste uriné sur un pied du siège
Sans même voler une caresse.*

*Je suis là,
A épier, je ne me trompe, certain
De ne faire méprise sur le train,
De ne faire méprise sur le jour,
De ne me tromper...d'histoire d'amour.*

*Je suis là,
Je pourrais être à l'autre bout du quai,
Je pourrais être sur l'autre opposé,
Près de la voie ne menant nulle part,
Qu'importe, il n'y a plus de hasard.*

*Je t'attendrai,
Toi qui ne seras de mon histoire
Toi qui n'abuseras pas d'y croire.
De mon existence, rien tu sauras
Toi qui d'un train, jamais ne descendras.*

*Je suis là,
Nous nous sommes peut-être côtoyés
Pour autant, dans la gare, sur un quai,*

*Mais pas rencontrés véritablement,
Même si il y a vraiment longtemps.*

*Je suis là
Sous un immense lampadaire éteint
Ai-je dit que j'attendrais, près des rails ?
Nous attendons un jour, une nuit, chacun,
Dans une gare où la raison déraile.*

*J'attends
Depuis combien de temps sur ce quai
Depuis si longtemps ou peut-être moins
Quelque fois, je me surprends énervé
Je fais les cent pas, impatient de rien.*

*Depuis quand déjà ?
J'attends ici, depuis que j'y suis né
Si ce n'est du corps au moins de pensée,
Loin d'un réel conscient d'être serein,
Comme au ciné, proche d'un clap de fin*

*Combien de train j'ai vu ?
Je ne me rappelle plus, un au moins,
En y réfléchissant, sans doute moins
Celui qui est passé sans s'arrêter,
Ou qui s'arrête sans être passé.*

*Sis là,
J'ai vu une ombre aussi une fois
Venir me saluer, mais au nom de quoi ?
Nous avons discuté des petits riens,
Puis, il disparut, comme un demain.*

*Je suis ici,
A la recherche d'un triste destin,
Je n'ai rien trouvé d'autre que le mien,
Foulé par une foule intense,
Imaginée par l'atrophie du sens.*

*Ah !!
Quel horrible et hypocrite destin
Qui fait imaginer ce qui est vain
Et ordonne à la raison d'exister
Pour qu'une vie soit vue et justifiée.*

*Je suis là,
Sis sur un siège sans pied, sans dossier,
Dans un terminus oublié, sur un quai,
Proche de voie sans rail...vide de train.
Sous un hall planté au mi d'un destin.*

Certitudes :

*Depuis ce jour-là les certitudes s'effacent
Les pensées dépassées d'un hier se glacent.
Le regard se floue et plus que la raison vacille
Le lit des convictions tremble et se fendille.
La tête est plus pesante qu'une conscience
Suis-je bien devenu fou dans ta souffrance
Ou bien, comme au passé, suis-je resté un con ?
À défaut de se perdre, s'égare ma raison.*

*Quand le mur qui tient l'enduit, s'éboule
Rien ne protège plus la pensée qui s'écroule.
On voit comme la réalité est nue et si fragile,
J'ai envie de vomir comme une rancunière bile.
Il ne reste plus rien de sûr, plus rien de certain,
Plus rien qu'une colère, le pas n'est plus serein.
Un être n'est plus là et l'être ne le comprend,
Le regard absent titube, tout devient indécent.*

*Le sang ne sait plus dans quel sens il circule,
Les rivières remontent leur cours incrédule.
La raison prend l'eau, c'est l'homme qui se noie,
Les océans se vident des certitudes sans émoi.
Ce que l'on m'a dit s'écroule au pied d'un mur,*



***Roger ! Aide-moi à rebâtir un demain plus sûr.
Autour de moi tout se casse la gueule grave,
Tu m'aideras à regarder un demain plus brave.***

***Pourquoi est-ce à ce point ainsi aujourd'hui ?
Pourquoi ce vécu si long et solide se détruit ?
Toutes ces pensées qui supportaient l'émoi,
S'évaporent quand il ne reste plus que le moi.
Ce père n'était-il pas le support de mes pas ?
Aujourd'hui, j'ai beau essayer, je n'avance même pas.
Même si nous n'étions sur tous nos mots d'accord,
Tu donnais du poids à crédibiliser mes remords.
Le sommeil n'est presque plus là, jusqu'au matin
Et quand il est là, sournois, il ne m'apporte plus rien,
J'ai l'impression d'être un enfant aveugle d'horizon
Pourtant j'ai plutôt l'âge d'être un vieillard moins
con.
Toi ce père qui était sans doute bien plus qu'un corps,
Tu pesais sur les maux tus de chacun de nos sorts,
J'avais beau imaginer que tu ne serais bientôt plus
là,
Pourtant, avant de si vite partir tu me manquais
déjà.***



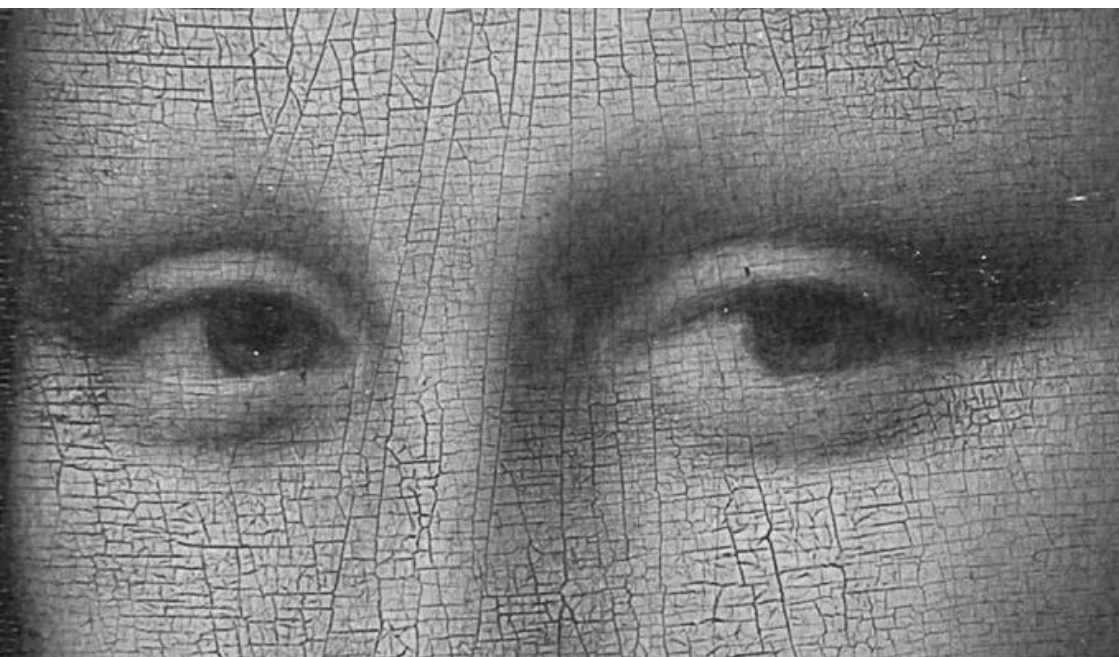
Désespoir :

***D'encre noire, il est écrit
Sur tous les murs et les trottoirs.
Que font nos yeux pour ne rien voir
Sur l'écran où s'éteint la nuit ?***

***Il est le maître en nos errances
Ils règnent sur nos misères
Il n'y a que l'indifférence
Qui lui soit vraiment familière.***

***Il est le maître sur la grève
De cette île de nuits sans rêve
Une presque...île...sans une mer,
Peuplée des âmes amères.***

Que font nos yeux pour ne rien voir ?



La déliquescence du moi.

***Je fus lui avant d'être moi
Peut-être elle, même.
Il y a d'elle en lui, donc en moi
Ou il y a de lui en elle,
Une part ou tout en soit.
Je fus soi-disant soi,
Narcisse ayant rongé le m du moi.
Je fus aussi toi pour un autre moi,
Quel émoi !
Qui fut aussi un tant soit peu soi.
La part de toi est-elle plus criante
Que mon soi ou mon moi, pour moi ?
Pour toi, qu'est la part de moi ?
Celle de mon soi, tu n'en veux pas.
C'était avant que nous, soyons,
Vous, étiez des tu plus polis ou des toi
Une part de nous et vice et versa.
Avant d'être eux,
Des presque'ils en elles
Ou des presque'elles en ils.
Avant de n'être plus qu'eux
Avant de n'être plus que rien.***



Le vieil arbre :

***Le vieil arbre paraissait immortel
Aux branchages accrochés au ciel
Presque sans âge, robuste à souhait
Chaque saison sa robe verte choyait.***

***Nul ne savait pour ce géant de bois
Que ce serait déjà la dernière fois
Les feuilles jaunies, sombraient aux pieds
De l'humus, des pousses traversaient.***

***Le vieil arbre paraissait immortel
Mais avant de choir lourdement sur ses hier,
Ses rejetons tentaient de capter la lumière.***

***Le vieil arbre paraissait immortel
Nul ne se souvenait qu'il ne fût là
Tant avait vécu à l'ombre de ses bois.***

***Le vieil homme paraissait immortel
Au bout du chemin qui sent bon la noisette
Ce jour est l'ultime et familiale cueillette.***

***Le vieil arbre paraissait immortel,
Quand il s'effeuille pour la dernière fois
Il n'a plus la force de nourrir son bois.***



A ma chère maman !

A ma chère maman !

Maman, à ma chère maman

Entends-tu le vide de ton absence ?

Les nuits sont bien trop longues sans toi.

Si trop vite, tu as stoppé ton court chemin,

Tu as bien dessiné le mien.

Dans mes longues nuits bien trop blanches,

Brille, une grande étoile noire

Mon âme dans ce grand silence, la voit

Elle me mène vers un demain moins noir.

A ma chère maman !

A ma chère maman !

Ici encore je t'attends.

Si tu n'es pas la sainte qu'ils désignent

Tu mérites d'être ma sainte à moi.

Si la nuit je vois des coins de ciel bleu

Je sais qu'ils viennent de tes yeux

Si j'avais encore un grand regret

Ce serait dans tes bras de t'enserrer

Et enfin de te laisser en paix là-bas.

Jusqu'à une prochaine fois.

A ma chère maman !

***Tes silences sont bien trop froids
Le marbre qui te couvre, ne me parle pas,
Le sang qui coulait en tes veines
Te perpétue à jamais dans les miennes.***



Maman :

**Maman,
Il fait jour encore, tu vas bientôt sombrer,
Comme à chaque jour tu t'es tant enivrée
Plus saoule qu'hier soir, comme chaque jour passé
Je rentre de l'école pour te voir cramée.
Maman tu pourrais faire un effort tout de même
Tu crois que c'est amusant pour moi qui t'aime.
Je mangerai tout seul. Toi dans le canapé
Tu dormiras là, pour ne plus te rappeler.**

**Maman,
Je sais que ta vie n'a pas été un roman,
Tu es, tu seras toujours ma chérie, maman,
J'ai besoin de tes caresses, de tes câlins.
Où est donc ce père qui est parti si loin ?
Pourquoi m'a-t-il oublié aussi facilement
Celui qui te manque et qui me manque tant ?
De tes larmes, de tes maux, il n'a rien compris
Il nous a aisément jeté en ses oublis.**



*Maman,
J'ai honte maman, mais pas de toi, non maman,
Je n'aurais jamais honte de toi, ma maman !
Si tu es ainsi là, c'est qu'on t'y a poussé,
J'ai honte de ces autres cons qui t'ont brisé
Je n'ai pas de tonton, je n'ai pas de tata,
Je n'ai pas de cousin non plus, pas de papa,
Même tes parents ne viennent plus nous croiser,
Eux devraient avoir honte de ce que tu es.*

*Maman,
Je ne suis pas bien grand et ne comprends pas tout,
J'entends maman, mais comprends même si c'est
flou.
J'entends quand c'est normal que tu pleures tout le
temps,
J'entends quand c'est normal que tu endures tant.
Tu as déjà plus d'une trentaine d'années,
As-tu eu une seule année à espérer ?
Ta vie d'enfant fut bien pire que la mienne,
Ce n'est pas normal, mais il faut que tu tiennes !*

*Maman,
Essaie d'en parler, moi, je veux bien t'emmener.
J'irais te voir chaque jour pour t'accompagner.*

*Je prierai ton vilain dieu que je n'aime pas,
Même si c'est lui qui t'a rendu comme ça.
Il écouterait peut-être les pleurs d'un enfant
Si dans ce ciel confus, il existe vraiment.
Ne me laisse pas seul pour débiter la vie,
J'ai besoin d'une maman, à qui je me confie.*

*Maman,
Maman, je t'en supplie, il nous faut te soigner,
Maman, tu peux te soigner si tu veux t'en tirer.
Essaie au moins pour ton garçon de t'en sortir,
Pour que l'on vive bien des années à venir.
Souviens-toi quand même, je ne suis qu'un enfant,
Je sais ton cœur blessé irrémédiablement.
Mais est-ce une raison maman, de m'oublier ?
Est-ce une raison de te laisser aller ?*

*Maman,
Je sais que tu m'aimes si fort, je t'en supplie,
Fais un effort, nous irons tous les deux ainsi
Rencontrer les gens qui pourront vraiment t'aider.
Maman, ce n'est qu'une maladie à traiter,
Une maladie, maman, cela peut guérir,
A deux, tu verras, on peut vraiment y parvenir.
Viens, maman, viens avec moi, donne-moi la main,
Nous allons rechercher un moins triste destin.*

*Maman,
On va partir loin, quitter toutes ces menaces,
Trouver un endroit pour voir le temps qui passe.
On partira vers un autre monde meilleur,
Où les cons n'existent réellement pas d'ailleurs,
Là où tu me borderais dans mon lit le soir,
Là où toutes tes humeurs seraient moins noires,
Là où une maman sourit de temps en temps,
Mais pour cela il faudra te soigner maman.*

*Maman ! Maman !
Ecoute-moi encore...
Maman ! Déjà tu dors...*

Ma mère, une putain ?

***Je vais lui arracher son si vilain visage,
Elle n'aurait pas dû salir la belle image
De ma maman, ma maman au regard si sage.
Elle n'aurait jamais dû salir cette image.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit,
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.***

***Ma chère maman, comme chaque jour en somme
Prenait tant attention à son petit bonhomme.
Elle était déjà debout quand je m'éveillais,
Ma chère maman, elle ne dormait jamais.
Le déjeuner est prêt, croissant et du pain frais,
Elle riait quand je les trempais dans le lait.
Elle me voyait avec un regard d'amour,
Chaque demain était plus beau que chaque jour.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.***

*Puis, le matin, nous allions faire le marché
Rien n'était assez beau pour son petit bébé.
Dans le calme d'une cathédrale d'amour,
Nous déjeunions, ensemble, comme chaque jour.
Puis, après, tous les deux, sur son grand lit bien fait
Elle me veillait, à côté, une heure ou deux
Jusqu'à ce que je me réveille dans ses yeux.
Puis, l'après- midi, au parc, on se promenait
Parmi les enfants des familles plus aisées.
Jamais, il ne pleuvait en ces beaux souvenirs,*





*Et nous laissions doucement, le soir venir.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.*

*Puis, tombe le soir ténébreux et langoureux,
Un petit moment encore où nous étions heureux.
Elle faisait couler l'eau chaude pour un bain,
J'y traînais presque jusqu'à un lendemain.
Un souper savoureux, puis c'était le coucher,
Et, enfin, dans ses grands yeux bleus je m'endormais.
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Jamais de l'année, il n'y avait un dimanche
Chaque jour passé, à venir était dimanche,
C'était ma maman en de si beaux souvenirs,
Ceux que l'on n'a surtout pas le droit de salir.
Je vais lui arracher son si vilain visage,
Elle n'aurait pas dû salir la belle image,
La plus pute des deux, n'est pas la prostituée,
La plus respectable n'est celle qui a crié.*

*Aujourd'hui, maman est devenue plus vieille,
C'est son petit garçon qui maintenant la veille.*

***Le petit déjeuner est prêt, elle sourit,
La bouille moins froissée après avoir dormi,
Elle me regarde d'un sourire d'amour,
Chaque demain est plus brillant qu'un autre jour...***

Tant d'années après :

*Comment est-ce possible ce matin de constater
Que le visage qui dort à mes côtés, à poings fermés,
N'est pas celui avec lequel je m'étais assoupi ?
Que s'est-il passé ? Est-ce le visage qui a changé
Ou est-ce mon esprit qui, encore, est bien dérangé ?
Me serais-je, avec un vieux souvenir, encore endormi
Ou bien me suis-je trompé de demain, d'avenir ?
Tu ressembles bien à cet ancien amour en devenir
Plus d'une longue vie sépare un hier et ce matin
Et pourtant, rien ne dérange vraiment mon destin.
Les images se flouent, n'expriment plus rien, se
taisent,
Les destins se mélangent, tout se dérange en malaise
Je n'ai rien demandé, ni de perdre la jeune fille des
hier
Quand j'ai pleuré si longtemps ce bonheur éphémère
Ni celle d'un passé retrouvé, avec une vie
reconstruite.
Alors, pourquoi cette situation grotesque et fortuite !
La vie ne se décline pas toujours de belles certitudes,
Les mirages ne sont pas communs à cette latitude,
Dans les matins frileux d'une région perdue du nord,
On le perd aussi dans ce froid pénétrant qui mord.
Comment est-ce possible ce matin de constater*

*Que le visage qui dort à mes côtés, à poings fermés,
N'est pas celui avec lequel je m'étais assoupi ?
Que s'est-il passé ? Est-ce le visage qui a changé
Ou est-ce mon esprit qui, encore, est bien dérangé ?
Hier pour autant pas de verveine, rien bu depuis,
Ni de vins ni de spiritueux, aucune outrance à
déclarer,
L'esprit me semble clair et pourtant il n'est pas frais.
Est-il simplement possible que je me sois égaré
Dans cette si petite habitation et de lit, trompé ?
Est-il possible que deux vies, dans cette maison,
Derrière un mur de papier, soient en cohabitation ?
Tu déconnes mon petit père, tu n'es pas éveillé,
Ce doit être seulement qu'un cauchemar arrangé.
Je vais tout de même me lever, regarder dans la glace
Si le visage qui s'y reflète est celui de ma race,
Peut-être ne suis-je plus l'apparence d'hier au soir
Et qu'un autre être m'aurait dérobé mes pensées
noires,
Pendant un somme qui aurait trop longtemps duré.
Peut-être même, bien plus de quarante années.*

Sur le miroir, aucune trace...





Si et si...

***Si j'étais un astre tel un soleil,
Je réchaufferais tes reins pareils.***

***Si j'étais une lune, même une demi,
Je protégerais tes rêves toutes les nuits.***

***Si je volais comme un aigle angoissé,
Je t'offrirais mes ailes pour ta liberté.***

***Si j'étais vraiment un homme,
Je partirais loin, où il n'y a plus personne***

***Si le ciel devenait de nouveau bleu,
J'y dessinerais le fond de tes yeux.***

***Si l'océan retrouvait enfin un plein calme,
J'y cueillerais l'écume de ton vague à l'âme.***

***Si la brise caressait mon échine fébrilement,
Je te laisserais son souffle réconfortant.***

***Si je devenais beaucoup moins con,
Je saurais, ce qui est pour toi, si bon.***

***Si j'étais un demain, un demain,
Tu compterais bien plus au moins.***

***Si j'étais, si j'étais,
Au moins tu existerais.***

***Si j'étais vraiment un mec bien,
Je parterais crever comme un chien.***

***Si je n'étais pas, nul n'a besoin de moi...
Ni de toi... d'ailleurs, pour exister....***

Tu t'en vas :

***Tu t'en vas,
Comme pour un hier privé d'avenir.
Comme pour ne jamais plus revenir,
Tu t'en vas.***

***Tes collants gris glissent sur la cuisse,
Le cheveu hirsute et grivois se tance,
Des effluves flattent le nez qui plisse,
La couche est empreinte des fragrances
Exprimées par les corps dans le plaisir.
Peu d'espoir dans ce regard fatigué,
Il ne restera que des souvenirs
Pour ne pas complètement t'effacer.
Ce matin sera d'un jour à oublier,
Ce matin est d'une nuit trop pressée,
La paupière incrédule s'affaisse,
L'aube attardée et lâche paresse.
Ces moments ne sont qu'aux nuits
Préservant secrètes nos insomnies.***

***Tu t'en vas,
Comme si tu n'étais jamais venue.
Comme si tu étais une inconnue,***



Tu t'en vas.

*Pas de hâte à se lever, se presser,
J'attendrai bien sûr que tu reviennes,
Mais combien de jours, ou de semaines
Faudra-t-il patienter en ces draps froissés ?
Il ne fait pas encore jour pourtant,
La paupière un peu plus lourde qu'avant,
L'aube traînasse à paraître vraiment.
Je mâchouillerai des heures durant
Ce bout de vie pour deux êtres, caché.
Tu repars en un monde étranger,
Nous n'avons rien à maquiller pourtant
La nuit tait tous les regards insistants.
M'oubliant les souffrances journalières
Dans un adieu pas vraiment sincère.*

*Tu t'en vas,
Comme pour un demain de souvenir.
Comme pour ne jamais plus revenir,
Tu t'en vas.*

*La seule lueur d'espoir à venir
C'est qu'un soir inattendu j'ouïe gémir
Tout bas, cette damnée porte d'entrée.
Je ne tournerai plus jamais la clé,
J'attendrai l'hypothétique instant.*

*Je laisserai une cruche de vin blanc
Sur la table du salon, tout près,
Sur un dessus de dentelle tressée
Avec deux petits verres trop fragiles.
Comment peux-tu oublier ces temps subtils
Pour n'y revenir plus rapidement ?
Tel le marin absent depuis longtemps
Retrouvant femme et même à l'escale
Tu souris, comme si c'était normal.*

*Tu t'en vas,
Comme pour encore me délaisser.
Comme si tu n'avais aucun regret,
Tu t'en vas,*

*Je fouille le creux de mes mains usées
Ma ligne de vie n'est que pointillé,
Encore qu'elle ne se devine
Dans les rides que le temps ravine.
Peut-on exister d'incertitude ?
Certains bousculent les habitudes,
Cherchant de nouveau à ressusciter,
Des sentiments quelque peu embourbés.
Mes habitudes sont tes absences,
Le reste est comme du beurre rance
Il n'y a rien d'autres à raviver
Que de tourner le couteau dans la plaie.*

*Peut-on exister de parenthèses,
Et dehors laisser au cœur la braise.*

*Tu t'en vas,
Comme pour ne pas revenir,
Sans jamais rien me dire,
Tu t'en vas.*

Conclusion :

Toutes ces poésies racontent de petits bouts de vie. Si le contexte est quelquefois surprenant, planté dans un décor original, c'est pour mieux souligner les caractères différents de chacun. Les sentiments transpirent au travers du papier, par l'encre à peine séchée.

*Toutes ces poésies racontent des
petits bouts de vie.*

*Si le contexte est quelque fois
surprenant, planté dans un décor
original, c'est pour mieux souligner
les caractères différents de chacun.*

*Les sentiments transpirent au
travers du papier, par l'encre à
peine séchée.*